

Gianni Amelio

Entre la colère et le ressentiment

Élie Castiel

Number 315, September 2018

Gianni Amelio : La tendresse

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/89203ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Castiel, É. (2018). Gianni Amelio : entre la colère et le ressentiment. *Séquences : la revue de cinéma*, (315), 6–9.

Gianni Amelio

Entre la colère et le ressentiment

PROPOS TRADUITS DE L'ITALIEN PAR ÉLIE CASTIEL



Gianni Amelio en tournage

Il est vrai que *La tendresse* est un film classique, dans sa forme, dans son esprit, dans sa propension à montrer des personnages multidimensionnels, comme dans la vraie vie, psychologiquement riches justement en raison de leurs difficultés à vivre pleinement leur existence. C'est là aussi qu'on retrouve la singularité du nouveau film de Gianni Amelio. Il entre probablement en concurrence (*loyale* sans doute) avec les nouveaux cinéastes. Mais il est sans doute un des rares puisque le cinéma occidental ne jure aujourd'hui que par la relève, nécessaire et même essentielle, mais faut-il pour cela empêcher de tourner les cinéastes d'hier, toujours en forme et conscients de leur époque? Rencontre virtuelle avec un réalisateur important de la cinématographie transalpine qui combat le ressentiment et apaise la colère.

Le dicton arabe «Le bonheur n'est pas une destination à atteindre, mais une maison où rentrer; il ne se trouve pas devant nous, mais bien derrière...» constitue l'idée centrale du film. Un voyage mélancolique où l'âge n'est plus un pas en avant, mais un retour vers le passé, pour mieux comprendre toute une vie. Qu'en pensez-vous ?

C'est la première fois que je réalise un film avec comme principal protagoniste un homme de mon âge. Je voulais conclure le récit avec une sorte d'exergue qui traduirait ce que je ressens à cette étape de ma vie. Mais je tenais aussi à ce que les mots de quelqu'un d'autre traduisent mon état d'âme. C'est la raison pour laquelle Michela (Micaela Ramazzotti) est celle qui prononce ces paroles. Déclaration qui en fait ne vient pas d'un poète arabe, mais que j'ai moi-même rédigée

en toute simplicité. Sans doute avec pudeur et innocence. Comme s'il s'agissait d'un gamin qui raconte une histoire.

*En adaptant le roman **La tentazione di essere felici di Lorenzo Marone**, et à en juger par le film, force est de souligner que la notion de **tentazione (tentation) traverse les personnages. Soit qu'ils s'y jettent à corps perdu ou au contraire, l'évitent quelles que soient les conséquences.***

Juste observation de votre part, mais à laquelle, jusqu'ici, je n'avais pas pensé. Je dois même avouer que j'ai parcouru le roman de façon assez rapide. Hormis la ville de Naples, je n'ai vraiment aimé aucun des personnages. Et d'un coup, la possibilité de raconter cette ville m'a conduit à réaliser le film en prenant la liberté d'inventer une nouvelle histoire. Par conséquent, le seul point d'ancrage entre le roman et le film est certainement la ville de Naples. Et plus particulièrement, la partie bourgeoise de la ville, rarement montrée à l'écran. Pour le reste, ce sont des événements qui se produisent en parallèle et qui n'ont pas directement de lien entre eux, ou presque.

À l'heure où le cinéma ne jure que par les grandes productions hollywoodiennes avec des superhéros mythologiques (réponse maladroite aux péplums italiens des années 60), le genre dramatique a-t-il encore une fonction dans la mouvance cinématographique actuelle ?

Une des richesses du cinéma est la richesse de ses horizons. À l'époque des péplums, par exemple, a émergé en même temps l'un des plus beaux cinémas italiens, avec des Fellini, Antonioni, Visconti, sans oublier la grande époque de la comédie à l'italienne (Germi, Monicelli, Risi, Scola). Il y a, aujourd'hui, un manque de détermination et d'effort, mais à chaque fois, il est encore possible de trouver une voie. En Italie, il y a en ce moment de nombreux jeunes réalisateurs. J'en suis particulièrement fier car parmi eux, on retrouve certains de mes étudiants du Centro Sperimentale di Cinematografia, où j'enseigne depuis déjà quelques décennies. C'est d'autant plus émouvant que cela confirme la pérennité du 7^e art et annonce de nouvelles générations de spectateurs qui seront témoins des nouvelles formes que prend et prendra le cinéma.

Sans rien dévoiler de l'intrigue, la tragédie domine en quelque sorte certains des protagonistes comme si les dieux romains ou de l'antique Grèce étaient encore présents. Est-ce de votre part un hommage aux écrits de l'Antiquité et à un présent qui semble avoir oublié l'Histoire ?

En quelque sorte, la tragédie est dans l'ordre des choses, le côté inéluctable de nos vies; elle est présente dans nos gestes, dans nos moments apparemment les plus sereins du quotidien. Mis à part Lorenzo et ses enfants, qui vivent de petits malentendus qu'ils transforment en drame, j'ai voulu montrer la vraie tristesse, celle qu'on ne montre pas aux autres, mais qui vous attaque soudainement comme un monstre sorti de nulle part; qui grandit en vous de jour en jour, vous privant de toute énergie et vous empêchant d'avancer.

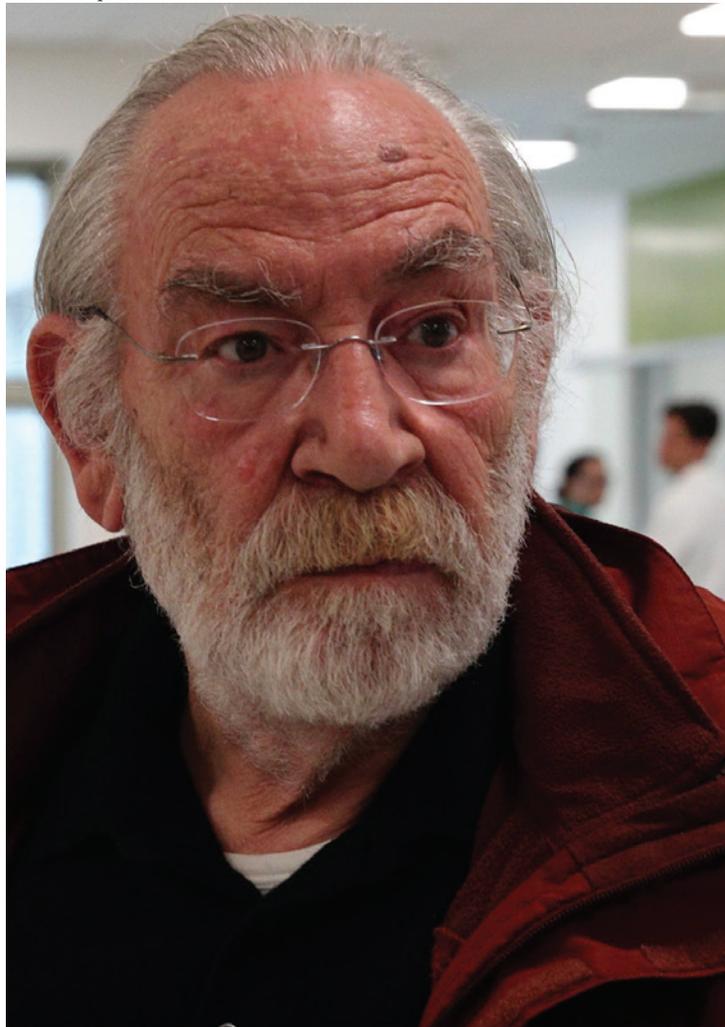
*Dans **Happy to Be Different (Felice chi è diverso)**, en 2014, le portrait intime que vous faisiez de vous-même ne laisse aucun doute à l'imagination. Et pourtant, en comparaison avec des auteurs comme **Pasolini ou encore Visconti et plus encore Ozpetek (pourtant d'origine turque) cet aspect de votre vie n'a jamais été exploré dans votre cinéma. Est-ce une forme d'auto-censure ?***

J'exclus tout soupçon d'auto-censure, ça serait de l'automutilation. Je n'appartiens à aucune des générations des cinéastes que vous nommez. Ma génération est celle qui a davantage réfléchi à sa propre identité (également « politique ») et a cherché des formes de communication moins directes, mais

Renato Carpentieri et Elio Germano



Renato Carpianti



« Quand je pense à la famille, je ne pense pas nécessairement à la traditionnelle. Je pense plutôt à un groupe de personnes (même une seule...) qui s'aiment et se respectent. C'est le thème de mon dernier roman *Padre quotidiano*, qui raconte la grande famille dans laquelle j'ai la chance de vivre depuis le jour où j'ai adopté mon fils il y a 25 ans. »

sans équivoque pour autant. Quant à mes films, les lectures qu'on peut y faire sont multiples, surtout parce que je n'ai jamais voulu (et je ne veux pas) limiter mon discours à une sorte de description de moi-même, mais tout à fait le contraire : plutôt m'ouvrir aux autres, tels qu'ils sont, sans étiquettes ni dogmes, surtout lorsque ces particularités semblent vous donner une nouvelle liberté alors qu'elles vous ferment la porte aux autres.

Dans l'entrevue que vous accordez à Giuseppe Fantasia (Huffingtonpost.it) en mars de cette année, vous exposez votre vécu et par la même occasion, proposez une sorte de mise en abyme à La tenerezza. Mais sérieusement, un outing qui me semble nécessaire. L'était-ce pour vous ? J'ajouterais, personnellement, que la très belle photo vous place comme le sosie exemplaire de Plácido Domingo – un petit compliment de ma part.

Micaela Ramazzotti et Elio Germano



Je vous remercie de ce beau compliment. Je me souviens très peu de cette entrevue. Elle est importante pour celui qui la lit, mais pas pour moi. C'est ainsi que j'ai voulu qu'elle soit. Personnellement, je n'ai pas besoin de *coming out*. Je vis selon mes principes de liberté et en toute sincérité. Mais je sais que mes mots ont aidé ceux qui ne peuvent pas se permettre de s'exprimer plus librement parce qu'ils vivent dans des contextes sociaux peu enclins à ce genre de discours. Il est nécessaire que ceux qui ont le privilège de le faire fassent entendre leur propre voix. Il n'y a rien de courageux dans cet acte. C'est un devoir.

Vous avez abordé déjà le thème de l'immigration dans L'america de façon humaniste et constructive. À l'heure d'écrire ces lignes, l'Italie s'embarque dans une politique d'extrême droite. Ce recours à un populisme réactionnaire n'est sans doute pas le bienvenu dans le milieu culturel, dont le cinéma, et encore plus, défie le droit démocratique à la création, sans oublier, bien sûr, que ça mine les quelques acquis de la communauté LGBTQ dans une Europe de plus en plus à droite sur l'échiquier politique.

Tant que j'en aurai l'occasion, j'essaierai de lutter contre ce danger que j'estime infecter non seulement l'Italie mais tout l'Occident. Heureusement, je ne suis pas seul à le penser. Les minorités ont une



énergie que les autres sous-estiment. Au contraire, nous devons tous faire un examen de conscience. Comment une telle situation peut-elle encore se produire sous nos yeux, de nos jours; elle est une menace, une barbarie contre la vie civile occidentale et nos libertés. Nous devons trouver des solutions et il est nécessaire de comprendre où et comment nous aussi avons pu faire des erreurs et en arriver là; et trouver un moyen efficace de nous faire entendre.

Si quelque chose émane de votre film, c'est bel et bien la notion de «famille» que vous explorez sous diverses formes (unions, désaccords, amour, trahison, solitude...) mais toujours avec un objectif, le retour vers une sorte de normalité. Est-ce un combat contre la solitude ?

Quand je pense à la famille, je ne pense pas nécessairement à la traditionnelle. Je pense plutôt à un groupe de personnes (même une seule...) qui s'aiment et se respectent. C'est le thème de mon dernier roman *Padre quotidiano*, qui raconte la grande famille dans laquelle j'ai la chance de vivre depuis le jour où j'ai adopté mon fils il y a 25 ans.

Dans la direction d'acteurs, il y a quelque chose de magique, rare dans le cinéma d'aujourd'hui, surtout, mais pas toujours, selon l'approche anglo-saxonne,

*parfois divisive. Dans *La tenerezza*, les relations intergénérationnelles ne sont pas si compliquées. Les êtres, indépendamment de leur âge, peuvent se parler par l'entremise d'une approche sans rapports de force. Je crois que cela est dû au fait que les acteurs doivent se ressembler et non seulement «s'adapter» aux personnages. Dans le cinéma d'aujourd'hui, cependant, je trouve de plus en plus à l'écran non pas l'acteur qui «interprète» mais celui qui «est». C'est une sensation extraordinaire.*

La pudeur, c'est le noble sentiment qui envahit le film, tant dans la mise en scène que dans la mise en images. Est-ce intentionnel ou une déclaration cinématographiquement politique ?

Tout et les deux choses à la fois. Impossible de les séparer.

Vous avez étudié la philosophie. Est-ce que cette discipline humaniste vous place dans un univers à part dans votre façon de construire un film, évitant par là même tout effet néfaste de sensationnalisme ?

Mes études de philosophie constituent une expérience brève du passé et qui ont eu une influence plutôt indirecte dans ma formation de réalisateur. Je suis né avec le cinéma. Puis j'ai essayé de lire (beaucoup) et d'écrire (assez). Sans négliger la musique qui, parmi toutes les formes d'expression, est celle qui se rapproche le plus du cinéma. Avec le temps, j'ai pu cultiver ma grande passion pour le mélodrame par l'entremise de mises en scène d'opéras (Verdi, Donizetti, Puccini, Strauss...) dans les grands théâtres lyriques italiens.

Le champ-contrechamp est ici au service d'un dialogue toujours ouvert sur le rapport à l'autre et non pas un simple exercice de style.

Je veux bien vous dire que j'ai toujours tourné les séquences de champ-contrechamp avec deux caméras en même temps. Je crois que dans mes films, il ne s'agit pas d'un effet de style, mais de quelque chose qui a à voir avec l'émotion.

*Et finalement, une présence immense, celle de Renato Carpentieri, que l'on retrouvait dans votre film *Porte aperte*, en 1990. En quelque sorte, serait-ce une sorte d'alter ego qui définit votre parcours non seulement cinématographique, mais cinéphilique également, puisque *La tenerezza* est aussi et peut-être surtout un hommage à un certain cinéma italien de «l'âme et de la tendresse humaine... », sans doute, aujourd'hui, disparu.*

Vous avez parfaitement raison. Je vous en remercie tout particulièrement. ▲